

Man on High Heels (2014) de Jang Jin

Céline Gobert

Number 181, February–April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84955ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gobert, C. (2017). Review of [*Man on High Heels* (2014) de Jang Jin]. *24 images*, (181), 63–63.

Man on High Heels (2014)

de Jang Jin

Lorsque le viril Ji-wook (Cha Seung-won) interrompt un dîner de mafieux, ce n'est pas pour plaisanter : les quelques premières minutes du film lui suffisent pour massacrer une bande de brutes sans pitié. Jang Jin inscrit d'emblée son personnage principal dans la lignée des héros des films d'action sud-coréens : il est l'archétype de l'homme courageux, brutal, inflexible. Le virage opéré ensuite par le film n'en est que plus troublant : Ji-wook n'est pas un flic comme les autres... il veut changer de sexe et devenir une femme !

Le cinéaste ne prend jamais le sujet de la transsexualité à la légère, mais le greffe à sa proposition pour mieux transgresser les codes habituels. Il s'essaie ainsi à un mélange des genres réjouissant : à la fois polar violent et drame intimiste, son film tient tant du thriller que du mélodrame. Le Coréen imbrique en outre plusieurs intrigues : avec des tueurs à ses trousses, Ji-wook tente de recueillir suffisamment d'argent pour sa chirurgie, tandis que sa collègue, qui pourchasse un tueur en série, tombe amoureuse de lui. Métaphoriquement, les obstacles rencontrés par le policier transgenre sur sa route vers la libération symbolisent une société coréenne encore fermée sur la question de la transsexualité.

Le corps de cet homme est à lui seul un enjeu majeur du film. D'abord comparé à un « cyborg » plein de cicatrices (déjà l'hybridité est annoncée), le masculin Ji-wook laisse peu à peu sortir le féminin lové en lui. Cette délicate irruption dans un corps jusqu'alors ultra-masculinisé (pour justement nier cette coexistence du féminin du masculin jugée honteuse)



inspire au cinéaste des instantanés poétiques incroyables : Ji-wook qui arrache ses faux ongles avant d'abattre les tueurs, Ji-wook ensanglanté et maquillé qui laisse tomber une larme sur le champ de bataille. La mélancolie côtoie l'extrême violence.

Cependant, l'androgynie du personnage ne sert pas seulement la grande noirceur du film, mais aussi ses instants comiques : le rire naît ainsi de la maladresse d'une gestuelle incertaine, d'un soudain inconfort, d'un malaise chez autrui. Cette distanciation comique permet au film de respirer : après tout, il n'y est question que d'un homme en quête de lui-même. – **Céline Gobert**

Driller Killer (1979)

d'Abel Ferrara

L'un des fameux « video-nasties » longtemps censuré en Grande-Bretagne, le premier long métrage « officiel » d'Abel Ferrara (après son porno *9 Lives of a Wet Pussy*) ne mérite sans doute plus aujourd'hui l'étiquette de Vidéotheque interdite, puisque la compagnie anglaise Arrow Films vient de lui consacrer une ressortie en Blu-Ray, avec un montage plus long et un nouveau commentaire audio du réalisateur et de l'auteur Brad Stevens (*Abel Ferrara: The Moral Vision*). Cinq ans après sa sortie, le film s'était en effet vu interdit sur le territoire britannique pendant quinze ans – apparemment surtout pour son affiche montrant un homme avec l'arme du crime enfoncée dans le front, ce qui lui donnait toute l'apparence du *slasher*. Si Ferrara a certainement surfé sur la vague *Texas Chainsaw Massacre* pour miraculeusement financer son projet chaotique de tueur à la perceuse, l'outil électrique provoque ici moins la terreur qu'un certain amusement devant l'incongruité des scènes de violence. Car, les meurtres mis à part, *Driller Killer* tient probablement plus du docu-comédie punk que de l'horreur. « This film should be played loud », annonce un carton au début, comme si on s'apprêtait à nous livrer un rockumentaire de la scène musicale new-yorkaise de la fin des années 1970 (ce qu'il fait d'ailleurs en partie). Largement improvisé par des acteurs non professionnels, tourné en décors réels et inspiré par la vie de l'un des amis de Ferrara (son ex-coloc Douglas Metrov, alias Rhodney Montreal), *Driller Killer* suit la descente dans la folie criminelle du peintre Reno, joué par Jimmy Laine, alias Ferrara lui-même. L'artiste tente désespérément de terminer sa nouvelle toile, entouré de ses deux petites amies



qui pensent surtout à faire la fête (interprétées par les copines de l'époque d'Abel et Douglas) et du très bruyant groupe de punk Roosters qui vient d'emménager en bas de chez lui (Metrov/Montreal interprète le chanteur Tony Coca-Cola, sorte d'alter ego cool du peintre loser). Les bases oedipiennes de la démence meurtrière de Reno, tout comme ses angoisses de finir à la rue comme ses victimes, sont assurément à prendre avec le sourire ; le film transmet néanmoins, entre esthétique naturaliste et visions hallucinées, et à grand renfort de répliques cultes, l'esprit d'un lieu et d'une époque, et dresse le portrait viscéral d'une faune new-yorkaise damnée, tout en annonçant les thèmes du sacré et du profane, de la violence et de la rédemption, qui seront centraux dans l'œuvre de Ferrara. – **Charlotte Selb**